

« Ceci nous amène ou nous ramène au problème de la science phénomène social, et à celui des conditions sociales qui permettent, ou entravent son développement. Qu'il y ait de telles conditions, c'est parfaitement évident, et je suis bien d'accord en cela avec M. Guerlac. Comment, d'ailleurs, ne le serais-je pas, étant donné que j'ai moi-même insisté là-dessus il y a quelques années ? Pour que la science naisse et se développe, il faut, ainsi que nous l'a déjà expliqué Aristote, qu'il y ait des hommes disposant de loisirs ; mais cela ne suffit pas : il faut aussi que parmi les membres des *leisured classes* apparaissent des hommes trouvant leur satisfaction dans la compréhension, la *theoria* ; il faut encore que cet exercice de la *theoria*, l'activité scientifique, ait une valeur aux yeux de la société. Or ce sont là choses nullement nécessaires ; ce sont même choses très rares, et qui, à ma connaissance, ne se sont réalisées que deux fois dans l'histoire. Car, n'en déplaise à Aristote, l'homme n'est pas naturellement animé du désir de comprendre ; même pas l'homme athénien. Et les sociétés, petites et grandes, n'apprécient généralement que fort peu l'activité purement gratuite, et, à ses débuts du moins, parfaitement inutile, du théoricien. Car, il faut bien le reconnaître, la théorie ne conduit pas, du moins pas immédiatement, à la pratique ; et la pratique n'engendre pas, du moins pas directement, la théorie. Le plus souvent, tout au contraire, elle en détourne. Ainsi, ce ne sont pas les harpédonaptes égyptiens, qui avaient à mesurer les champs de la vallée du Nil, qui ont inventé la géométrie : ce sont les Grecs, qui n'avaient à mesurer rien qui vaille ; les harpédonaptes se sont contentés de recettes. De même ce ne sont pas les Babyloniens qui croyaient à l'astrologie et, de ce fait, avaient besoin de pouvoir calculer et prévoir les positions des planètes dans le Ciel, comme vient de nous le rappeler M. van der Waerden, qui ont élaboré un système de mouvements planétaires ; ce sont, encore une fois, les Grecs, qui n'y croyaient pas ; les Babyloniens se sont contentés d'inventer des méthodes de calcul – des recettes encore – extrêmement ingénieuses d'ailleurs.

Il en résulte, me semble-t-il, que si nous pouvons bien expliquer pourquoi la science n'est pas née, et ne s'est pas développée en Perse ou en Chine – les grandes bureaucraties, ainsi que nous l'a expliqué M. Needham, sont hostiles à la pensée scientifique indépendante – et si, à la rigueur, nous pouvons expliquer pourquoi elle a pu naître et se développer en Grèce, nous ne pouvons même pas expliquer pourquoi cela se fit effectivement.

Aussi me paraît-il vain de vouloir déduire la science grecque de la structure sociale de la cité ; ou même de l'*agora*. Athènes n'explique pas Eudoxe ; ni Platon. Pas plus que Syracuse n'explique Archimède ; ou Florence, Galilée. Je crois, pour ma part, qu'il en est de même pour les Temps modernes, et même pour notre temps, malgré le rapprochement de la science pure et de la science appliquée dont j'ai parlé il y a un instant. [...]

Je pense qu'il en est de même en ce qui concerne les applications pratiques de la science : ce n'est pas par elles que l'on peut expliquer sa nature et son évolution. Je crois, en effet (et si c'est là de l'*idéalisme*, je suis prêt à porter l'opprobre d'être un *idéaliste* et de subir les reproches et les critiques de mon ami Guerlac), que la science, celle de notre époque, comme celle des Grecs, est essentiellement *theoria*, recherche de la vérité, et que de ce fait elle a, et a toujours eu une vie propre, une histoire immanente, et que c'est seulement en fonction de ses propres problèmes, de sa propre histoire qu'elle peut être comprise par ses historiens.

Je crois même que c'est justement là la raison de la grande importance de l'histoire des sciences, de la pensée scientifique, pour l'histoire générale. Car si l'humanité, ainsi que l'a dit Pascal, n'est qu'un seul homme qui vit toujours et qui apprend toujours, c'est de notre propre histoire, bien plus, c'est de notre autobiographie intellectuelle que nous nous occupons en l'étudiant. Et c'est aussi pour cela qu'elle est si passionnante et, en même temps, si instructive ; elle nous révèle l'esprit humain dans ce qu'il a de plus haut, dans sa poursuite incessante,

toujours insatisfaite et toujours renouvelée, d'un but qui toujours lui échappe : recherche de la vérité, *itinerarium mentis in veritatem*. Or cet *itinerarium* n'est pas donné d'avance ; et l'esprit n'y avance pas en ligne droite. La route vers la vérité est pleine d'embûches, et parsemée d'erreurs, et les échecs y sont plus fréquents que les succès. Echecs, d'ailleurs, aussi révélateurs et instructifs parfois que les succès. Aussi aurions-nous tort de négliger l'étude des erreurs – c'est à travers elles que l'esprit progresse vers la vérité. *L'itinerarium mentis in veritatem* n'est pas une voie droite. Elle fait des tours et des détours, s'engage dans des impasses, revient en arrière. Et ce n'est même pas une voie, mais plusieurs. Celle du mathématicien n'est pas celle du chimiste, ni celle du biologiste, ni même celle du physicien... Aussi nous faut-il poursuivre toutes ces voies dans leur réalité concrète, c'est-à-dire dans leur séparation historiquement donnée et nous résigner à écrire des histoires *des sciences* avant de pouvoir écrire l'histoire de *la science* dans laquelle elles viendront se fondre comme les affluents d'un fleuve se fondent dans celui-ci.

Sera-t-elle jamais écrite ? Cela, l'avenir seul le saura. »